

Officiers, le mois.
Hommes de Troupe.
405 XVII A
GEP RÜFT

50 Pf.
10 Pf.



31 JANVIER 1942 NUMÉRO 22
DEUXIÈME ANNÉE

LE CANARD en... KG

LE BI.MENSUEL DE L'OFLAG XVII A



Cette statue éphémère fut érigée l'hiver dernier entre deux baraques par des sculpteurs amateurs qui mirent à profit les nombreuses chutes de neige. Est-ce parce que celles-ci avaient été jusqu'à ces derniers temps moins abondantes que nous n'avons pas admiré cette année d'œuvres semblables? Si l'on se souvient du livre qui fut particulièrement recherché pendant un moment à la bibliothèque, on pourrait appeler cette Eve neigeuse : "La femme frigide".

Sommaire

	Page
L'Absent, par Ernest Klein	2
L'Edel-Circus, par Marcel Libert	3
L'Exposition Missionnaire, par Paul Fournier	4
Nos Crèches de Noël	5
Radio 49	6
Volpone, par René Dubois	7
Le nouveau programme de la Volière, par D. Maurey	8
Promenade en Angoumois, par P. Bonnin	9
Histoires de fous, par Izard	12

La Faune de l'Oflag. — Musique enregistrée
Matinées Littéraires et Théâtrales
Le Mot de l'Aumônier
Bridge, échecs, mots croisés, etc...

En encart :

Le Bulletin No 2 du Centre Pétain



GFP RES 203

L'ABSENT

ESSAI DE PSYCHOLOGIE D'UN PRISONNIER

par Ernest KLEIN

Il était prisonnier, et bien prisonnier.

Et pourtant cette captivité lui avait semblé, dans les premiers jours, une véritable délivrance. La défaite était venue, rapide, brutale, et l'avait écrasé sous son poids. Il n'avait pas eu le temps de s'y habituer pendant les jours horribles de la débâcle. Il s'était plongé avec ivresse dans ce délire de ne plus rien savoir, de ne plus rien sentir, de ne plus rien espérer, de dormir, de dormir profondément et de ne plus vivre pendant de longues journées.

Et puis, lentement, il était devenu prisonnier.

Pas seulement prisonnier de l'espace, car c'était peu de chose, ces fils de fer barbelés, malgré leur obsédante présence. Il y avait pour les franchir, le théâtre, le cinéma, avec leur monde factice et leur humanité de marionnettes animées.

Il était aussi — et c'était plus grave — prisonnier et otage d'un passé, et de son passé également. Là, il avait trouvé une autre route pour s'évader. Il s'était plongé dans un travail acharné. D'abord pour les autres et par devoir d'abord. Il croyait être arrivé à un point où l'on n'a plus le droit de s'occuper de soi-même essentiellement. Il savait par quel dur labeur, pendant sa jeunesse, il avait lentement accumulé ses richesses intérieures. N'était-il point temps, à présent, de semer, d'enrichir les autres? Sa jeunesse, au fait, qu'avait-elle été? Il s'était marié très jeune, peut-être trop jeune, avec toute la fougue de son âge, toute la flamme de son indomptable tempérament. Ils s'aimaient profondément. Ils étaient sûrs l'un de l'autre, sûrs de ce sentiment qu'on croit profond parce qu'on le tire de la possession. Et pourtant, pendant ces longues années de travail, il devinait qu'elle souffrait; obscurément il la sentait souffrir. Tant de forces accumulées, tant de jeunesse fougueuse et tant de lumière crue l'éblouissaient, la lassaient. Il était entré dans sa vie, fulgurant comme une flèche de lumière. Mais, lentement, il s'était mis au travail, non pas parce qu'il voulait faire sa vie ou se retrancher derrière un monde de fictions, mais parce que, après tout cet envirement, il avait besoin de solitude, d'apaisement, de paix intérieure. Les fruits de cette longue période de labeur s'étaient entassés en lui et attendaient. Son âme dégageait cette odeur des choses qui ont mûri intérieurement et qui demandent à s'ouvrir et à répandre leur richesse. Lentement ce besoin montait en lui, besoin de se communiquer, d'utiliser cette riche semence accumulée pour ensemencher autour de lui. Alors commença la période vivante de sa vie où, sans cesse, il se penchait sur cette jeunesse vibrante, inassouvie, sur cette jeunesse de France avide de tout : de sentir, de savoir et de vivre, d'aimer et d'être aimée et qui se sentait délaissée, abandonnée, trahie par une génération de parents veules, d'intellectuels raffinés et stériles, par une patrie qui s'était peu à peu vidée intérieurement et qui n'était guère qu'une statue de plâtre. Il avait senti tout cela et il ne les avait aimés que davantage, ces jeunes, au milieu desquels il vivait. Et les jeunes le lui avaient rendu au centuple son amour, à leur façon, turbulente et joyeuse. Il se sentait porté par cette grande paternité, il y puisait sans cesse de nouvelles forces pour poursuivre les semailles dans ces terres fraîches et neuves qui l'entouraient.

Cette mission, il la continuait maintenant qu'il était prisonnier. Et ce fut sa première évasion, il s'évadait de son âge, de ses égoïsmes,

de ce triste monde qui l'environnait. Il les entraîna, tous ceux qui voulaient le suivre, et les poussa en avant sur cette grande route de l'Esprit, il marchait devant eux avec de grands yeux illuminés par sa foi, sa force, sa volonté. C'était sa première évasion, la belle, et elle réussit. Elle réussit pour beaucoup de ceux qui le suivaient.

Mais il connaissait une autre route encore, ce virtuose de l'évasion, route qu'il tenait soigneusement cachée, qui n'était connue que de lui, qu'il prenait le soir, secrètement, quand il était fatigué du sommeil lourd des autres et fatigué aussi de ne pas trouver le sien. Alors il prenait la route du passé. Lui, qui, pendant sa jeunesse, n'avait jamais eu le temps de retourner sa tête en arrière pour mesurer la route parcourue, lui qui, sans cesse, était porté en avant par cette force qui jaillissait en lui, se surprenait maintenant, marchant en arrière, rebroussant chemin. Ce n'était sans doute pas par faiblesse ou par lâcheté. Il savait bien que, quoi qu'il arrive, il ne sortirait pas vaincu de cet effondrement, il sentait bien en lui assez de forces intactes pour briser l'encerclement tragique de la captivité. Ce retour vers le passé était pour lui une autre forme de l'évasion. Puisque le présent était un triste tissu d'insuffisances et de misères, que l'avenir ne lui appartenait pas — car le prisonnier est sans futur — le passé était la seule dimension qui lui restait. Et il prenait cette route douloureuse du passé. Non pas à la manière des vieillards qui pénètrent dans le jardin de leur jeunesse, enlumines par le soleil doux de leur âge, et caressant sans cesse les visions qui grandissent dans leur souvenir. Lui, ce n'était pas pour boire à la fontaine de Jouvence, pour s'attendrir, qu'il avait pris cette route. C'était pour juger, pour abattre, pour détruire. Et plus d'une fois, dans la solitude nocturne de sa baraque, il se surprit agenouillé devant l'armoire de ses souvenirs, jetant impitoyablement dehors les jouets qui avaient animé son enfance, les visions qui avaient charmé sa jeunesse, les croyances et les idéaux dans lesquels il avait cru entrevoir un monde et qui, décevants miroirs, n'avaient reflété que son propre visage intérieur. Et il les détruisait maintenant; dans ses mains impitoyables se brisait peu à peu un monde brillant et vide. Le monde des belles boules de cristal du passé. Il souffrait atrocement. Chaque fois qu'il arrachait ainsi un lambeau du passé, c'était comme s'il arrachait un morceau de sa propre chair. Mais il le fallait, il le savait. Dans cette souffrance, née de la destruction de ce qui lui avait été cher, il mesurait ses forces pour construire l'avenir, un jour lointain. Cette souffrance, il ne cherchait pas à la diminuer, il l'acceptait — non comme un châtement mérité, mais comme quelque chose de plus, comme une rédemption, une purification.

Et dans ce long et douloureux examen de conscience auquel il s'était soumis, lui, qui avait examiné tant d'autres, il reconnaissait humblement ses erreurs passées, ses lourdes fautes. Il vit que dans sa vie passée il avait vécu trop en lui, que la force indomptée de son tempérament avait toujours tendu davantage l'arc de ses possibilités et qu'Elle — dans sa féminité profonde — avait souffert de cette tension constante, de cette vie tumultueuse de fleuve qui coulait en lui. Il comprit maintenant que toute cette large place qu'il avait accordée à ses travaux, à ses études ne lui appartenait pas à lui tout seul, qu'il l'avait faite trop grande,

toujours à sa façon de vouloir faire grand et profond ce qu'il faisait. Il savait maintenant qu'elle avait souffert de ne pas pouvoir le suivre quand — avec ses grands pas et sa force juvénile — il avait poussé en avant, sans cesse, sur la grand-route du travail. Maintenant, seulement, il le savait et il s'en accusait. Il essayait bien de le lui écrire. Mais l'horrible tragédie des lettres de prisonniers! Et d'abord, ce papier glacé, où tout coule et où rien ne se fixe, l'agaçait. Puis lui répugnait de livrer son intérieur à la pâture, à la curiosité d'un autre qu'il ne connaissait pas, qui ne le comprenait pas, ne pouvait pas le comprendre.

Qui ne le comprenait pas! C'était bien cela. Il avait le sentiment que même Elle ne le comprenait pas, ne le comprendrait pas, ainsi que tous ceux qui lui étaient chers et qu'il avait abandonnés là-bas, dans la douce France. Et comment pourrait-elle le comprendre, lui, si loin d'Elle; comment aurait-Elle pu saisir ce qui se passe dans l'âme d'un prisonnier qui n'a que deux voies de salut : sombrer lentement ou s'évader sans cesse sur la seule route qui reste libre éternellement : celle de l'Esprit. Et comment ces quelques lignes jetées sur une rare lettre auraient-elles suffi pour l'avertir de ce bouleversement qui s'opérait en lui. Et comment aurait-elle eu le temps de s'en apercevoir, Elle, jetée brusquement dans la lutte âpre de la vie de tous les jours, d'une vie vide, affreusement vide, où il fallait se défendre, défendre les petits contre les égoïsmes féroce ment déchainés d'un pays qui semblait ne rien avoir appris de la défaite.

Les petits : ils grandiraient en l'absence de leur père, se transformeraient, construiraient lentement leur personnalité sans que l'influence du père s'y fasse sentir. Habités à cette tendresse débordante de la mère, d'autant plus grande qu'elle est seule et qu'elle s'efforce de ne pas leur faire sentir l'énorme vide causé par l'Absent. Ces enfants auraient-ils la sensibilité assez fine pour saisir ce trésor d'affection qui se cache dans la tendresse plus rude, douloureusement meurtrie d'un père prisonnier qui rentre au foyer après une longue absence? Comment réagiraient-ils quand s'exercerait à nouveau l'autorité plus ferme, plus rude du père? Tragédie de l'Absence?

Et enfin tous ceux qui vivaient avec lui, autour de lui avant la longue séparation, le comprendraient-ils au retour, ceux qui n'ont pas compris, parce qu'ils n'ont pas eu le temps peut-être et sûrement parce qu'ils n'ont pas eu le courage de réfléchir, de faire le retour sur eux-mêmes, de se meurtrir? Tragédie de l'incompréhension!

Et quand enfin il serait rentré, ne resterait-il pas assis, bercé par la paix profonde des grands arbres du parc, plus souvent seul qu'il ne le faudrait, ne se surprendrait-il pas parfois errant sur les routes d'évasion de son passé de prisonnier, ne se sentirait-il pas, même rentré chez lui, toujours un peu "Absent"?

Jusqu'à ce que — un beau jour — retentisse en lui l'appel mystérieux de la Grand'Route qui mène, non plus vers le passé, mais vers l'Avenir. Alors seulement sonnera pour lui l'heure de la véritable libération.

Ce sera un beau jour en effet, un jour radieux.

LE FANA D'ÉPHY



Avec le froid, la boue et la neige, la foule des sportifs qui envahissait nos prairies et le stade s'est calfeutrée dans les baraques. Finis les beaux jours, les matches et le nudisme! Tout le monde les regrette...

sauf le fanatique de la déesse Ephy.

Quand vient l'hiver, il n'est plus noyé dans la foule, il retrouve son auréole. De rares témoins levés avant l'aube peuvent le voir, tout nu dans la neige, accomplir les rites mystérieux de son culte ascétique et presque surhumain. Indifférent aux intempéries et aux sarcasmes, il doit aller et venir en gesticulant, les traits tendus, le regard perdu dans un lointain supra-terrestre, en manipulant avec dévotion des cailloux et des bouts de bois. Ses genuflexions, ses prosternations et ses danses sacrées se déroulent à une cadence de plus en plus rapide. Il multiplie les gestes d'abandon et de révolte, s'élance dans une course folle et tombe enfin, épuisé, en laissant échapper des gémissements rythmés.

Cet initié farouche et solitaire ne fait pas de prosélytisme. Il dédaigne la baraque 17 et ses agrès. Il fuit les sports d'équipe et les jeux en commun. Il professe un souverain mépris pour les troupeaux qui se groupent sous la conduite d'un moniteur : les élèves de Marchand reconnaissables à leur bâtonnet, ceux de Queyroy qui bovent dans le vide, les fanatiques de l'Hébertisme, et mêmes les durs des durs, ceux qui veulent une « leçon intense » sous la conduite d'un malabar.

Non, tout cela ne vaut pas sa méthode. Et quelle pitié de se contenter d'une pauvre demi-heure de leçon quotidienne! C'est toute sa journée, toute sa vie qu'il consacre à la culture. Il n'a pas le droit de se promener : il fait de la marche. Pour s'asseoir, pour se reposer, il choisit des positions « correctives ». Même les attentes à l'appel ne sont pas du temps perdu pour lui : c'est une excellente occasion de faire des exercices respiratoires. Et il faut aussi qu'il contrôle son régime alimentaire... Il va même jusqu'à gymnastiquer ses fonctions les plus intimes.

A quoi cela lui sert-il? Pourquoi ne se contente-t-il pas comme tant d'autres, d'une séance d'exercices dirigée par nos excellents moniteurs et des jeux sportifs de nos équipes?

Si vous lui posez ces questions, il se contentera, pour toute réponse, de vous lancer un regard méprisant et d'exécuter cette contraction des deltoïdes et du trapèze accompagnée d'une détente des dorsaux que le commun des mortels appelle un haussement d'épaules.

La pie-panthère.

L'EDEL-CIRCUS

par Marcel LIBERT

A l'occasion de l'Exposition de jouets, cette attraction originale a été présentée, pour la première fois, au grand public.

Auparavant, quelques privilégiés savaient que les bâtiments de la cantine abritaient un grand cirque, et que les cantiniers étaient en passe de concurrencer les frères Amar.

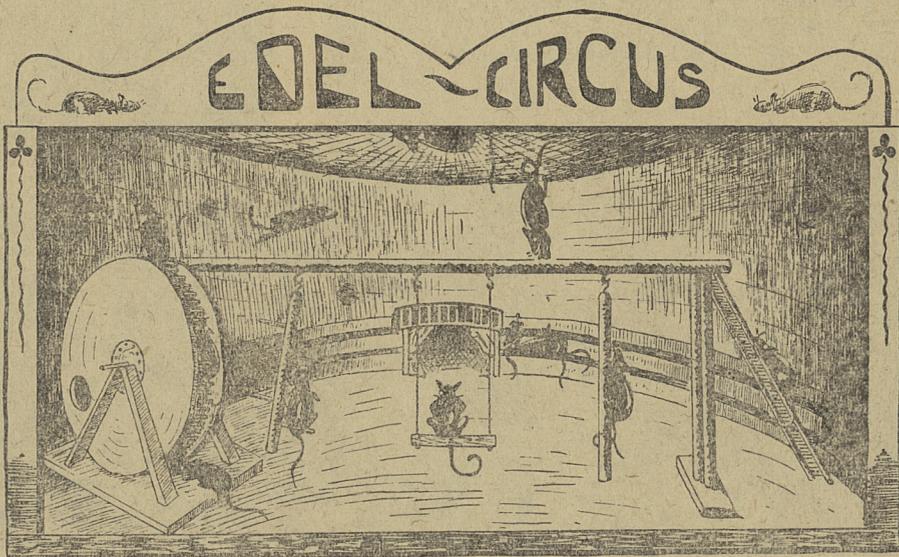
Le régisseur, chargé du recrutement du personnel, en perd, paraît-il, le sommeil! Sur les plans du lieutenant Porteneuve, Moutel a exécuté le montage de l'édifice. Peint en jaune, il porte en frontispice, en grandes lettres rouges, la raison sociale de ce nouveau Barnum : Edel-Circus. Sur la piste sont installés une multitude d'appareils destinés au travail des artistes : au centre, une balançoire et un grand portique avec échelles d'accès, harre à perroquet, perche oscillante, trapèze; dans l'angle droit, un tremplin; à gauche, une grande roue; au fond, un toboggan moderne. La toile de fond représente les vedettes dans leurs exercices de haute voltige : jongleries, escalade de mirador miniature, clowneries, etc... Précaution utile, une glace sépare les fauves des spectateurs.

« Monsieur Loyal », en l'occurrence Verdon, assisté de Beauville et Trauller, entrent en scène. Au commandement de « Hop! Hop! Au boulot », les treize vedettes, vêtues de robes soyeuses, se précipitent sur



PORTENEUVE, le « Pezon »
de l'Edel-Circus

gueur de journée. Des bouts de biscuits, des débris de carottes les maintiennent en forme, car le métier d'acrobate est des plus épuisants. Nous possédons également une délicieuse souris grise. Mais notre quatorzième phénomène est actuellement à la... Maternité! Une caisse capitonnée abrite la jeune maman et ses souriceaux. Pour loger sa famille, elle s'est confectionné, dans la laine de bois, un nid comparable, par sa forme, à celui du roitelet. Pour l'instant la mère et les enfants se



le plateau. Leurs yeux splendides étincellent. Bientôt, la fièvre règne sur la piste. La première danseuse-étoile évolue dans les cintres, une autre se tient en équilibre sur le portique, une troisième se balance mollement, deux clowns font des cabrioles sur le tremplin, trois trotteuses, installées dans la grande roue, disputent un « marathon » acharné alors que le gros de la troupe dévale à toute allure le toboggan. Enfin, le numéro s'achève dans une galopade étourdissante.

Le calme est revenu. Chaque artiste regagne sa loge... de papier-journal et de laine de bois. Car, il faut l'avouer, nos treize vedettes sont de mignonnes petites souris des champs, apparentées à la famille du mulot. Leurs fines oreilles, leurs gros yeux noirs et leur museau pointu donnent, à leur tête, un air vraiment comique.

Leurs soigneurs nous déclarent : « Nos pensionnaires sont de grandes coquettes. Assises sur leur derrière, à la manière des écureuils, elles lustreront soigneusement leur manteau soyeux, se débarbouillent le museau à lon-

portent bien. Le père étant inconnu, nous avons décidé de les adopter ».

Dans quelques semaines, la prolifique artiste, suivie de son abondante nichée, fera sa rentrée dans le monde du cirque. Sous l'œil attendri de « madame-mère », les « petits rats » mettront au point leur premier grand ballet et la troupe, renforcée d'éléments jeunes, volera vers de nouveaux succès.

**

DERNIÈRE HEURE

Nous avons le douloureux devoir d'informer nos lecteurs qu'à l'heure où nous mettons sous presse, toutes nos vedettes, victimes des draconiennes prescriptions d'une sage hygiène ont été envoyées en pleine gloire au paradis des rongeurs; gardons-leur un souvenir ému pour les minutes d'amusement qu'elles nous ont procurées et méditons ce nouvel exemple de la fragilité des grandeurs humaines. La Roche Tarpéienne...

L'EXPOSITION MISSIONNAIRE

par Paul FOURNIER

Dans les lavabos de la baraque 9, transformés en une fort jolie salle, eut lieu, du 6 au 13 Décembre, une Exposition Missionnaire dont le succès fut très vif. A telle enseigne que l'on dut en proroger la clôture jusqu'au 17, afin de permettre à tous de l'aller voir.

Mais avant de parler de l'Exposition elle-même, disons un mot de son cadre. De lavabos il n'était plus question. Devant nos yeux surpris et bientôt charmés, s'étendait une salle toute nouvelle, tendue et plafonnée de gris. Le long des murs, des silhouettes de statues et de colonnes donnaient, en l'agrémentant, une hauteur factice à l'ensemble, cependant que, dans sa longueur, la salle paraissait agrandie par la perspective tout à la fois artistique et trompeuse de deux allégoriques compositions picturales. Au centre de la pièce, une grande croix horizontale servait de socle à une mappemonde dont les couleurs vives tranchaient sur les tons volontairement neutres de l'ensemble, tandis que, tels de symboliques fenêtres ouvertes sur tout l'univers, des panneaux muraux stylisaient les principales religions pratiquées de nos jours.

Et il nous semble intéressant de préciser sans plus attendre la position de chacune d'elle. Très nettement, les chrétiens viennent en tête avec 733.308.000 fidèles, se subdivisant ainsi : catholiques romains : 582.190.000, protestants : 194.419.000, orthodoxes orientaux : 147.718.000, chrétiens de rites divers : 9.081.000. Viennent

de nos missionnaires. Enormes sont aussi leurs besoins. D'autant que chacun d'eux ne reçoit des Oeuvres pontificales que 474 francs par an. Je dis bien quatre cent soixante quatorze... Et pour ce prix là ils doivent tout donner. Souvent même leur vie. La liste est longue en effet des missionnaires martyrs. De ceux dont le sacrifice arrachait à Victor Hugo lui-même ces accents :

O saint prêtre! Grande âme! Oh! je tombe à genoux!

Jeune, il avait encor de longs jours parmi nous;

Il n'en a pas compté le nombre;

Il était à cet âge où le bonheur fleurit;

Il a considéré la Croix de Jésus-Christ

Toute rayonnante dans l'ombre

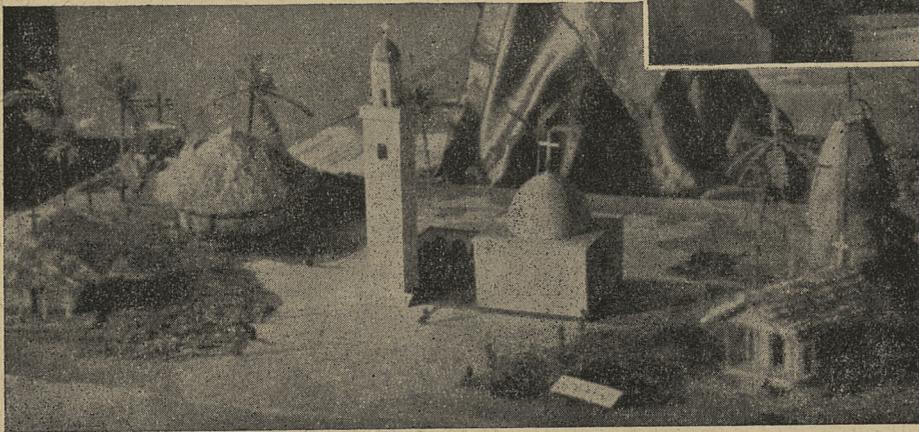
.....

soignés 15.000 lépreux; 428 asiles; 3.000 dispensaires...

Comprenez-vous après cela que l'Oeuvre de la Propagation de la Foi, avec l'apport annuel de ses 63.982.761 francs; l'Oeuvre de la Sainte-Enfance avec ses 28.611.217 francs; celle de Saint-Pierre-Apôtre avec ses 12.000.000 et d'autres encore de moindre importance ne puissent subvenir à tous les besoins?

N'aurait-elle servi qu'à nous montrer cela, cette Exposition Missionnaire n'eut déjà pas été inutile. Mais elle était, de plus, une "Exposition" tout court, avec tout le sens artistique que l'on attache d'ordinaire à ce mot.

En effet, en plus des dessins décoratifs et des peintures dont nous parlons plus haut, l'on y



En haut, à droite : Un coin de l'Exposition. Ci-dessus : Quelques maquettes d'églises et chapelles appropriées au style de chaque pays

ensuite, les confucianistes : 352.150.000, les hindouistes : 245.739.000, les mahométans : 234.066.000, les bouddhistes : 211.255.000, les taoistes : 40.000.000, les shintoistes : 18.000.000, les juifs : 15.265.000. L'on compte en outre (d'après *Religion Statistik* de H. A. Krase, 1936) d'où sont extraits ces nombres : 114.874.000 individus appartenant à des religions diverses et 77.630.000 sans religion connue.

Par la simple lecture de ce tableau, le visiteur se trouvait donc placé d'emblée au cœur du problème. Il pouvait constater qu'après vingt siècles de civilisation chrétienne, près des 2/3 des êtres humains ne connaissaient pas encore le vrai Dieu!

**

Immense est donc encore le champ d'action

*Puis, il s'en est allé, dans les vents, dans les flots,
Vers les noirs chevaliers et les sanglants billots,
Les yeux fixés vers les étoiles.*

Ceux vers qui cet apôtre allait l'ont égorgé.

Mais le sang des martyrs est la semence de nouvelles et abondantes moissons. L'œuvre déjà accomplie par les missionnaires est là pour en témoigner.

Dans le domaine de l'enseignement elle se résume ainsi : 20.247 écoles religieuses groupant plus de 500.000 élèves; 20.878 écoles primaires instruisant 1.225.397 élèves; 1.026 collèges avec 158.480 élèves et 462 écoles professionnelles ou techniques avec plus de 15.000 élèves.

Et l'œuvre de charité n'est pas moins belle : 2.000 orphelinats où sont recueillis 130.000 enfants; 800 hôpitaux; 130 léproseries où sont

pouvait voir de nombreuses maquettes dont on ne savait ce qu'il fallait le plus admirer : du talent de l'auteur ou de son ingéniosité. C'est ainsi qu'à côté d'une construction représentant un hôpital de lépreux, l'on pouvait voir, figurés par des personnages "ad hoc" les divers modes de locomotion employés par les missionnaires, depuis le char hindou, jusqu'au traineau esquimau en passant par le chameau et le filanzane.

Plus loin, des reproductions en miniature du Collège Saint-Joseph, de Trichinopoly, d'une école d'apprentissage africaine, de classes de villages pittoresquement installées sous des palmiers, enfin, plus d'actualité que jamais, le fameux observatoire de Zi-Ka-Wei.

Groupées sur un même côté de la salle, une série d'autres maquettes montraient comment les architectes de l'Oflag XVII A concevaient, en fonction des latitudes, le style des églises ou des chapelles missionnaires. Les photos ci-contre vous le rappelleront. Mieux que je ne saurais le faire, elles vous montreront aussi quelques-unes des reproductions d'œuvres indigènes qui figuraient à cette exposition; depuis *l'Adoration des Bergers*, de Tchen, jusqu'au bizarre monument élevé par les chrétiens de la Nouvelle-Calédonie à l'endroit même où fut célébrée la première messe; en passant par un *Calvaire* sculpté, du Dahomey, et une *Vierge brésilienne* richement vêtue.

A l'image même de ceux dont ils montraient l'œuvre et les mérites, les organisateurs de cette exposition firent tout cela avec à peu près rien.

Félicitons-en — et remercions-en aussi — avec le lieutenant Ponthieu qui en prit l'initiative, Stym-Poper et les architectes du camp qui lui donnèrent un cadre digne d'elle; Biais qui en dirigea les travaux, Vallery-Radot, Guinebert, Heymann, Privat et leurs collaborateurs; Edel-



« L'Adoration des Bergers » de Tchen
Sculpture chinoise reconstituée par Hamonnières
uniquement d'après une gravure

mann qui, sur un bâti en bois construit à l'atelier, reconstitua, à sa manière, avec le concours de camarades de la B. 27, le globe terrestre; Le Gall et tous ceux qui avec lui œuvrèrent obscurément; Fraissinet enfin que l'on retrouve partout où il se fait quelque chose de beau...

*
**

Ces quelques lauriers distribués, il nous reste à dégager de tout cela une leçon pratique.

Plus que tous ceux qui, partout, cherchent à faire pénétrer la civilisation, à adoucir la misère humaine, plus même que tous les autres disciples du Christ, c'est, pour les chrétiens de chez nous, un véritable devoir d'aider les missionnaires. D'abord parce que « Fille aînée de l'Eglise » la France ne peut rester sourde à l'appel divin : « Allez, enseignez toutes les nations ! » Ensuite parce qu'elle ne peut oublier que ses missionnaires furent les pacifiques conquérants d'une grande partie de son Empire. Enfin parce qu'ils — et qu'elles — sont encore, à travers le monde, les plus dévoués, les plus nobles, en un mot les meilleurs artisans du rayonnement spirituel de notre Patrie.

*
**

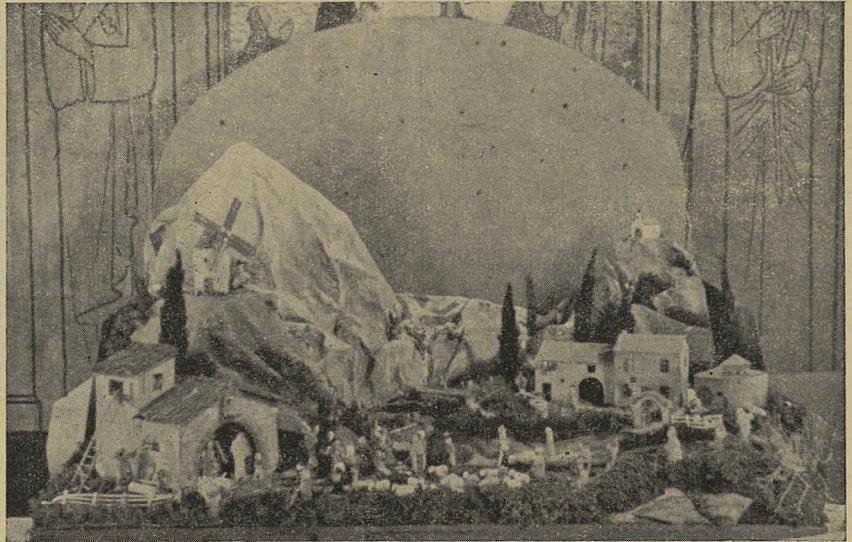
Pour compléter cette « Semaine Missionnaire » fut donnée une série de conférences qui attirèrent à la Chapelle un nombreux public. Citons dans l'ordre : *La Prière missionnaire*, par le lieutenant Guénaire, *Le premier Jésuite missionnaire : Saint François-Xavier*, par le lieutenant Roche; *Les missions catholiques et l'Empire*, par le lieutenant Delcros (conférence donnée à la baraque 13); *La Jeunesse et les Missions*, par le capitaine Renard; *Lectures et chants missionnaires*, par le lieutenant Tollu; *Où en est l'évangélisation du monde*, par le lieutenant Ponthieu; *L'esprit missionnaire dans la Bible*, par le lieutenant Gand; enfin, *Aux pieds de Marie, reine des Missions*, par le lieutenant Caramel.

Ainsi tout à la fois, par leurs oboles (au total 2.500 marks) et par leurs prières, nos camarades ont pu, dès ici, aider les missionnaires. Les connaissant mieux, ils auront à cœur de faire encore davantage demain. C'est leur devoir de chrétiens et de Français.

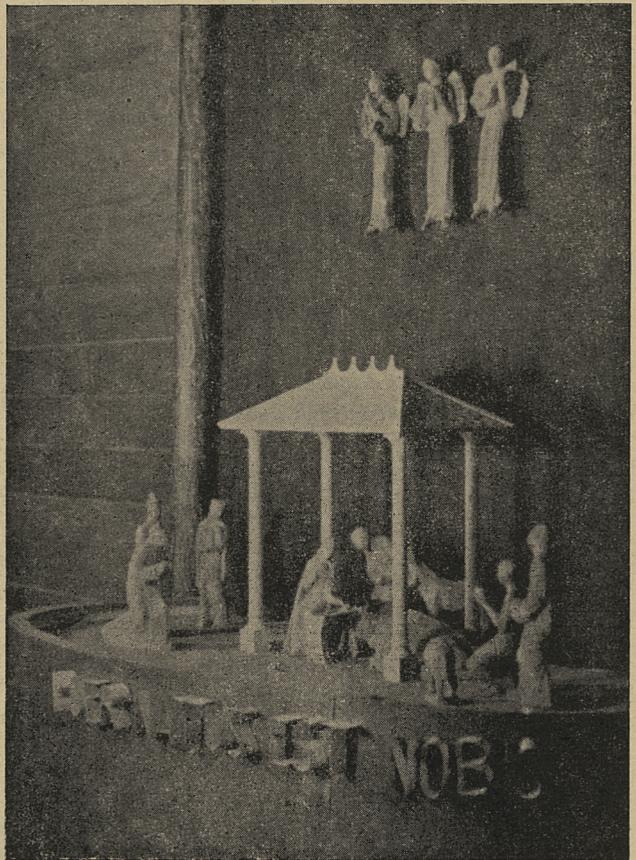
Il ne faut pas en effet que la France, « Terre Eucharistique et Terre des Missions », perde ce titre au moment même où, plus que jamais, se fait sentir l'urgent besoin que :

*Des sommets éternels, Dieu le Père se penche
Vers l'astre qui lui tend l'offrande de son Fils.*

Nos Crèches de Noël



La crèche provençale et ses traditionnels « santons ». (Réalisée par Signoret, Porte et Géraudy. — Décorateur : Daurelle.)



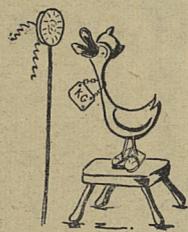
Ci-contre, la crèche de la Chapelle, œuvre de Brun (personnages en terre du camp, cuite. Bâti en bois de Larcher).

Ci-dessous, la crèche réalisée par nos camarades polonais; chaque personnage est costumé à l'image d'une province.





Notre dessinateur express Pierre Marie s'est introduit subrepticement dans le studio d'émission de « Radio 49 » et a croqué d'une façon amusante notre « chef » aux distractions, nouvelle Blanche-Neige, son commensal la Sorcière (du fond, sortant... du bois) et les Sept Nains qui assurent à tour de rôle une rubrique quotidienne à notre Poste. De gauche à droite : Prof (au premier plan), Timide, Simplet, Dorneur, Atchoum, Grincheux, Joyeux (au premier plan).



re droit de... Radio-Cité!

Il faut avouer que son appellation, désormais tout à fait admise, a suscité, à l'origine, maints commentaires. Simplet, l'un des sept nains-speakers, nous a expliqué que puisque le 49^e parallèle nous unissait, dans l'espace, à Paris, Radio 49 se proposait de relier, par l'esprit, Edelbach à la Ville Lumière. Cette version officielle détruisait, d'un seul coup, l'argumentation subtile d'un logicien de nos amis qui déclarait à tout venant : « Pourquoi Radio 49? — C'est fort simple : il y a 7 nains qui parleront chaque jour de la semaine. Sept fois sept font 49. Et voilà... »

Dans sa profession de foi, publiée dans une édition spéciale du Canard en... K. G., Radio 49 écrivait : « Nous ne nous proposons à aucun titre de troubler la paix des alvéoles, bien au contraire... Nous voulons limiter nos émissions à un minimum pratique ou attrayant : les informations du camp, celles plus générales des événements de France et du monde entier, deux très courtes chroniques et quelques disques sélectionnés, en tout à peine une heure chaque jour répartie aux moments inoccupés dans la journée; avant l'appel du matin, après le déjeuner, entre l'appel du soir et le dîner. »

Il faut constater que Radio 49 a tenu sa promesse. L'émission de 8 h. 30 est brève

mais bien utile. Les renseignements concernant le jour, la température, le menu de la journée, le programme des émissions, les principales manifestations, sont particulièrement précieux. Enfin, en indiquant l'heure exacte le diffuseur nous avertit charitablement que l'heure de l'appel est proche et qu'il n'y a plus une minute à perdre.

A 13 h. 30 : Traduction en français du communiqué allemand.

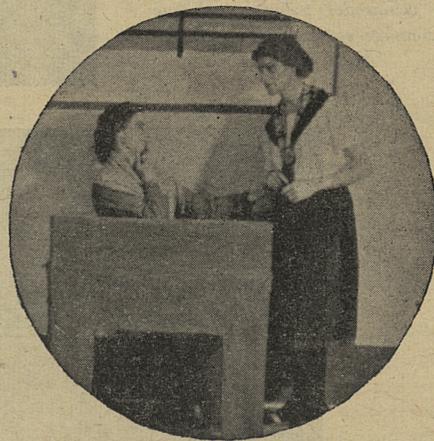
A 17 h. : Chronique des sept nains. — Au jour le jour. — La vie au camp.

A 18 h. 30 : Informations générales.

Par la régularité et la qualité de sa production, Radio 49 a réussi à s'intégrer, en quelques semaines à peine, à la vie du camp.

De plus, trois émissions spéciales ont contribué, pour une grande part, à le faire reconnaître « d'utilité publique », même par ses détracteurs les plus acharnés.

Le premier tour de force fut réalisé le 12 Décembre lors de la retransmission du discours du Chancelier Hitler. Ce jour-là,



Est-ce parce que notre ami Dubois s'est révélé une « demoiselle des P. T. T. » orianté de vérité dans le sketch du Music-hall « Bureau 108 » que le sous-secrétariat d'Etat à la radio-diffusion... du camp, lui a été confié? (A gauche : Dubois, à droite : Richard)

Radio 49 a pu nous fournir immédiatement après l'émission allemande, grâce à la dextérité d'un interprète-acrobate et d'un sténographe d'élite, la traduction en français de la presque totalité du discours.

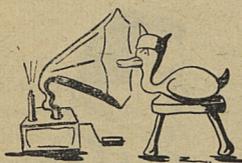
Dans la soirée du 25 Décembre, en prenant la parole au micro, le délégué psychologique de la Mission Scapini donnait au poste Radio 49 une consécration officielle. Tous les officiers du camp, groupés dans les chambres « privilégiées » écoutaient dans le plus grand recueillement son émouvante allocution. Puis, figés en un garde-à-vous impeccable, ils prirent connaissance du Message de Noël 41 du Maréchal Pétain aux Prisonniers. Radio 49 justifiait alors, d'une éclatante façon, le titre qu'il a choisi. Si le 49^e parallèle unit Edelbach à Paris, Radio 49 a permis ce soir-là, à tous les officiers et hommes de troupe de l'Oflag XVII A, de communier, par la pensée et par le cœur, avec notre France immortelle symbolisée par son chef prestigieux.

Le 31 Décembre, à minuit, notre Représentant général, le Colonel du Ranquet, présentait, au même instant, ses vœux à tous les prisonniers du Camp. Grâce à Radio 49, la grande famille de l'Oflag a pu entendre la voix paternelle de son chef et comprendre qu'unis dans les mêmes espérances, nous devons tous faire bloc autour de lui et travailler d'un même cœur, sous son autorité, au relèvement de la Patrie meurtrie.

Le Canard en... K. G. est heureux d'enregistrer dans ses colonnes les succès de son confrère parlé qui aura sur lui, un jour que nous souhaitons prochain, le glorieux privilège d'annoncer l'heure bénie de la Libération.

Le Canard en... K. G.

LES CONCERTS DE MUSIQUE ENREGISTRÉE



Au début du mois de décembre, les *Amis de la Musique* ont organisé leur première séance de disques. Grâce à l'action énergique du capitaine Vuillemin, un projet, vieux de plus d'un an, a été réalisé. Nous devons en remercier le capitaine Pincherle qui, dès avant son départ, avait fait venir de France une série de disques auxquels le lieutenant Colin a eu l'amabilité d'ajouter ceux dont il disposait dans le camp. Notre reconnaissance lui est acquise d'avoir mis les premiers éléments d'une disothèque entre les mains des organisateurs.

Le cadre restreint de cet article nous interdit d'analyser les différents disques que nous avons eu le plaisir d'entendre, mais nous rappelons à l'intention des lecteurs du "Canard" le thème des trois premiers programmes.

1^{er} concert. — LES ROMANTIQUES: Beethoven, Chopin, Berlioz, Schubert, Wagner.

2^e concert. — MOZART: *Don Juan*, (ouverture); *Rondo*, *Sérénade*, *Symphonie*, *La flûte enchantée*.

3^e concert. — MODERNES FRANÇAIS: Debussy, Dukas, Fauré, Ravel.

Le lieutenant de la Motte-Rouge, dont le nom ne saurait être séparé des manifestations musicales du camp, a consenti avec son dévouement habituel, à présenter les disques à chaque séance. Il le fait brièvement, mais avec une sensibilité qui traduit son profond sens musical. C'est encore lui qui s'est chargé du travail délicat de l'élaboration des programmes. Mais nous connaissons trop les difficultés auxquelles il s'est heurté en raison du caractère restreint de sa disothèque pour nous permettre la moindre critique. Qu'il nous soit toutefois permis d'attirer son attention sur l'accueil réservé au Festival Mozart. Quoique la musique du Maître de Salzbourg ne recueille pas tous les suffrages, de nombreux mélomanes lui reprochant à tort d'être superficiel et de manquer de grandeur, tous les auditeurs ont été unanimes à applaudir la composition d'un programme réservé entièrement à un grand musicien. Les concerts composés de morceaux divers sont un délassement, certes, agréable de l'esprit, mais la mémoire musicale est plus fragile que toute autre et il ne reste au fond de nous-même que peu de choses de genres et de musiciens de valeur inégale.

En consacrant chaque séance à un grand maître, on arriverait à donner des impressions plus durables et des connaissances plus réelles aux auditeurs. La présentation des disques s'en trouverait aussi facilitée. Il faut la grande richesse de vocabulaire de notre ami de la Motte Rouge pour évoquer à l'avance toute l'émotion subjective que donnera l'audition. Ne vaudrait-il pas mieux laisser chacun à sa réaction et rappeler la vie du musicien, son œuvre et l'influence qu'il a exercée sur le mouvement musical de son temps? Nombreux seraient ceux qui s'initieraient ainsi avec bonheur aux grands classiques Bach, Haendel, Beethoven, Schumann, Wagner et, plus proche de nous, à César Franck, Debussy et nous aurions dans notre camp un coin vivant de l'histoire de la musique.

R. P.

SPECTACLE DES COMPAGNONS DU PLATEAU

VOLPONE

par René DUBOIS

Ben Johnson pour ceux qui l'ignoraient — et ils sont nombreux car les Français méconnaissent tout autant les littératures étrangères que la géographie — fut le contemporain et le rival heureux de Shakespeare. Samuel Pepys, clerc aux actes au Bureau de la marine d'Angleterre, écrit dans son journal: «Après le dîner je suis allé voir *Volpone*. C'est une pièce excellente, la meilleure, je crois que j'aie jamais vue.» Les œuvres de Shakespeare par contre soulèvent chez lui moins d'admiration. *Henri VI* ne lui plaît guère, *La nuit des Rois* ne lui procure aucun plaisir et il rentre chez lui tourmenté de s'être laissé entraîner. «*Le songe d'une nuit d'été* est la pièce la plus insipide et la plus ridicule qu'il soit.» Si le jugement de Pepys sur Shakespeare nous paraît aujourd'hui discutable, il n'en demeure pas moins que *Volpone* est une très bonne comédie. M. Jules Romains l'a adapté à la scène parisienne et M. Brécard à celle d'Edelbach en conservant toutefois le texte de son prédécesseur.

Notre ami Larrivoire m'a fort injustement mis en cause dans sa dernière — au sens absolu de l'adjectif — chronique des 7 nains. Je ne pense pas que la morale trouve toujours son compte dans une pièce où le vice triomphe, mais je crois que dans celles où les méchants sont trop aisés

créé un excellent rôle de composition: celui de Corbaccio, c'est un des gros succès de l'interprétation. Queyroy est plein de santé, la fougue et la simple droiture du boxeur transpirent à chaque réplique. Douet est une bonne révélation. Une parenthèse pour mon ami Tomasi qui a fait la déclaration suivante: «En acceptant



BRÉCARD dans le rôle de Mosca

de jouer le rôle du Chef des sbires, j'ai voulu m'administrer la preuve que le métier d'acteur est autrement périlleux que celui de critique.» Voilà qui est très sportif. A sa première réplique «Je suis à vos ordres, mon capitaine», nous avons l'impression d'une réponse au chef de chambre qui lui demanderait d'ouvrir les fenêtres, mais il est très beau et c'est important aussi. Et maintenant bravo Zevaco; Zevaco connu ici un triomphe il y a un an, en créant des chansons dans un genre bien à lui. On applaudit à tout rompre Rémy partenaire de Marc, puis comme la fortune est changeante on se lassa, et l'on réclama la création d'un Pont-aux-Dames à l'Oflag pour son propre usage. De Zevaco acteur nous ne connaissons qu'un très mauvais étudiant étranger dans *l'Impromptu*. Faire après tout cela une rentrée dans le rôle de *Volpone* marque un rude courage. Zevaco a vaincu les rieurs et les sceptiques dans un personnage plein de nuances, tour à tour cynique et grelottant de peur, dans un ton toujours juste. *Volpone*, comédie au dialogue éclatant mais un peu lente et pleine



ZEVACO dans le rôle de Volpone

ment punis, le public ne voit qu'un facile truchement sans liens aucuns avec les règles habituelles de l'existence. A plus forte raison *Volpone* où le plus habile règle leur compte aux plus coquins ne me paraît-il pas une pièce immorale. On m'a dit qu'aux répétitions MM. Brécard, Zevaco et Larrivoire se découvrirent tous les trois la voix et les intonations de Jouvot. Aux représentations il n'en demeura rien et ils affirmèrent franchement leur personnalité, nous ajouterons même que le jeu de Brécard n'imita pas celui de Dullin, ce qui ne constitue ni un compliment ni une critique. Le rôle de Mosca est écrasant dans le genre long et soutenu. Brécard joue désinvolte, philosophe et ironique, c'est sa manière, elle s'adapte à ses moyens propres, le résultat est tout à fait satisfaisant. Larrivoire fut l'une des gloires du *Poste Parisien* avant la guerre, il est ici celle de *Radio 49*; comme le bridge l'absorbe beaucoup, nous ne le vîmes jamais ici au théâtre avant de jouer le rôle de Corvino et c'est dommage car Larrivoire joue comme il parle et c'est tout dire. Pujol a



PUJOL, méconnaissable en Corbaccio

d'embûches pouvait fort mal tourner. Une équipe homogène et bien entraînée a gagné la partie. Bravo Brécard. Compliments aussi à Vallery-Radot dont on peut aimer ou ne pas aimer le talent, mais dont les créations ont toujours le mérite du bon goût et de l'originalité.

Les 3 Amphitryons

Devant le succès remporté par les Matinées Littéraires de la *Semaine de France*, le Théâtre de l'Oflog avait décidé de reprendre la formule en l'améliorant, c'est-à-dire en remplaçant la simple lecture par le jeu des acteurs, procédé assurément plus vivant. Après un long retard dû aux modifications apportées à la salle, et qui avait fait craindre que ce projet ne vit jamais le jour, la première matinée nous a été offerte, en cadeau de Noël et de Nouvel An, les 28 Décembre et 4 Janvier. J'avoue m'y être rendu avec une curiosité quelque peu inquiète. L'inconvénient de ces spectacles composés de scènes choisies et empruntées à divers auteurs est de risquer de dérouter le public, introduit brusquement dans une intrigue dont il n'a pas suivi le développement et qu'il abandonne au moment même où il commençait à s'intéresser et à comprendre. Ajoutons-y en l'occurrence, et pour des raisons matérielles que chacun comprend, une simplification extrême de la mise en scène, réduite à une tenture, et dans le costume : la chemise verte et le pantalon bleu des acteurs faisaient songer aux *Jeunes 41*... en rupture de Jazz! Il y avait là une partie difficile à jouer : une scène eut suffi à faire sombrer tout le spectacle dans le ridicule. Il n'en a rien été. Le public est entré dans le jeu et ses applaudissements, comme ses commentaires à la sortie, témoignaient qu'il avait pris un réel plaisir.

Cette première matinée était consacrée aux *Amphitryons*, non pas les 38 dénombrés par Giraudoux, mais seulement à trois d'entre eux, les plus significatifs : ceux de Plaute, de Molière et de Jean Giraudoux. Ils étaient présentés par le Lieutenant Klaerr en un commentaire plein de finesse, et discret, qui guidait le spectateur mais à aucun moment ne déflorait le texte par une explication trop appuyée.

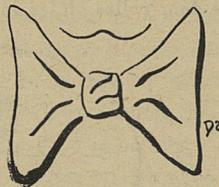
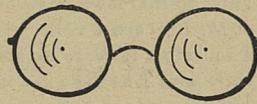
Des trois auteurs, c'est assurément Plaute qui a été le moins goûté. Pour des raisons que Klaerr a données et que je ne redirai pas ici, mais aussi parce qu'il était lu — ce qui ralentissait encore une action déjà assez lente en elle-même — et lu dans une traduction qui était loin d'être parfaite (la seule qu'on eut trouvée dans le camp). Il était bon cependant de commencer par lui, comme le premier maillon d'une chaîne qui devait nous conduire jusqu'au théâtre contemporain. La scène entre Mercure et Sosie, reprise par Molière, nous permettait de mesurer l'art de ce dernier dans l'adaptation de la comédie latine. Malgré des analogies frappantes dans les situations, dans les expressions même, quelle légèreté et quel mouvement! Allons! Molière est toujours jeune et toujours proche de nous, aussi bien lorsqu'il joue avec la mythologie que lorsqu'il met en scène les vices éternels.

Les trois fragments d'*Amphitryon* 38, qui terminaient le spectacle, ont été diversement appréciés. Cette expérience aura au moins prouvé — ce qu'on pouvait ne pas imaginer — que certains nourrissaient à l'égard de l'art giraldouzien un sentiment qui ressemble assez bien à de la haine! Nous avons eu cependant l'impression que la majorité des spectateurs goûtait son badinage subtil, qui, à certains moments de la scène entre Alcmène et Amphitryon, évoque Marivaux ou Musset, son humour fait d'allusions malicieuses, parfois satiriques, d'anachronismes à la manière d'Offenbach dans la *Belle Hélène*, badinage et humour qui n'excluent pas, de temps en temps, certains envols lyriques : témoin le couplet final sur la fidélité conjugale prononcé par Jupiter.

LE NOUVEAU PROGRAMME DE "LA VOLIERE"

Après un mois presque ininterrompu de spectacle, la Volière nous offrait pour Noël un nouveau programme. Programme étourdissant et copieux, un peu trop à notre avis. Harismendy dévore son capital d'artistes et de trouvailles, mais pourquai se plaindre que la mariée soit trop belle?

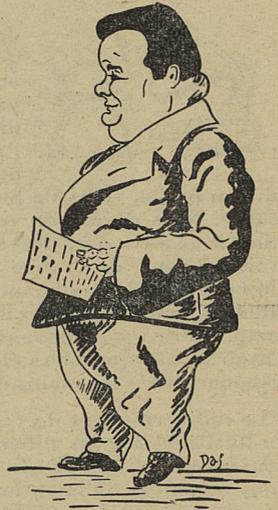
Trois chansonniers et deux intermèdes bourrent la première partie : Chauveau crée l'ambiance sur l'air de la Madelon et nous promet monts et merveilles. Reconnais-



Une tête qui nous est maintenant familière, celle du sympathique speaker DE COÛX

sons que Renault qui le suit emballe tout le monde. Nous avons déjà applaudi Renault acteur appliqué et chansonnier agréable dans les spectacles de charité et les soirées de baraque, mais c'est une figure nouvelle que nous applaudissons et acclamons à la Volière. Son pastiche du pastiche de Péguy intitulé « Petit-Péguy » est un chef-d'œuvre du genre : l'esprit en est fin, le ton juste. Il se dégage de Renault chansonnier une ambiance mesurée, équilibrée, légèrement estompée et combien sympathique qui font de lui notre premier chansonnier. Quel dommage que le ton « pince sans rire » de Grégoire ne soit pas servi par un organe plus ample! Les réflexions qui accompagnent ses tours n'atteignent que les tables voisines de la

Selon l'usage nous terminerons en louant les interprètes, d'autant plus volontiers qu'ils le méritent bien! Maleval eut à soutenir le rôle difficile d'Alcmène : il le fit avec cette distinction, cette simplicité, ce sens des nuances qui l'a rendu sympathique aux publics de Nuremberg et d'Edelbach. Bertrand fut un Amphitryon tour à tour inquiet et furieux dans Molière, amoureux assez pressé de faire valoir ses droits d'époux, comiquement pris entre son honneur de mari et son désir de gloire dans Giraudoux. Petit présenta un Sosie fanfaron et couard à souhait, toujours plein de vie et d'entrain. Enfin Boisseau fut un Jupiter beau garçon et assez bonhomme, et Douet, dans le rôle de Mercure, joua du poing et du bâton avec une énergie et une prestance digne d'un dieu. M. C.



GRIMAULT vu par Das, dans son tour de chant

scène, la montre escamotée n'est ni nouvelle ni sensationnelle, mais elle plaît toujours; la strangulation de Picandet, pour être cousue de fils blancs, n'en arrache pas moins l'étonnement admiratif à défaut de l'émotion sincère, mais les tours de cartes demeurent vraiment surprenants et classent Grégoire dans les très bons prestidigitateurs.

L'entrée originale de Causeret nous transporte à la terrasse du « Glacier » à Alger, les fables en sabir sont bonnes et bien dites, la chanson « Arbia » soulève la salle en une belle communion contre les patrons et les belles-mères. Puis le tour de chant de Grimault amène l'entr'acte. Grimault est toujours Grimault, c'est-à-dire une des vedettes les plus populaires de l'Oflog XVII A. La force comique de ses expressions, le dynamisme de son jeu l'ont imposé. Cette fois, Grimault joue les Martini, nonchalant, son gazouillis amuse ou excite son public, il distille son venin à l'égal de Desdout, ce qui, ici, n'est pour mécontenter personne et il escamote sa sortie sur une mystification de bouts rimés que ses admirateurs lui pardonnent aisément. L'entr'acte écourté, oh combien, voici la revue « Rabiot 41 », en deux tableaux. La scène de l'omnibus est du plus haut comique et admirablement jouée dans la note par Renault, Rupied, de Coux, Picandet, Causeret et surtout Le Yaouanc. Le second tableau à « grand spectacle restreint », d'un dynamisme élargi est la parodie d'un autre « final » bien connu ici; coupé de boutades, il se termine sur une note d'émotion sobre et mesurée d'une formule sûre et commerciale. Tout cela est lié par l'orchestre Morin.

C'est incontestablement au Cabaret que l'on oublie le plus notre situation présente; le spectacle terminé il nous faut quelques instants pour réaliser que la porte ne s'ouvre pas sur le Boulevard de Clichy. D. MAUREY.

PROMENADE EN ANGOUMOIS

par P. BONNIN (*Lauréat du concours de Contes*)

Partis à l'aube de Barbezieux par cette claire matinée d'août, nous avons vite fait de traverser ce bout de campagne charentaise qui s'apparente plus à la Saintonge qu'au Limousin. La route nationale Paris-Bordeaux que nous avons empruntée, déroule, sur les trente kilomètres qui nous séparent d'Angoulême, son long ruban plat, monotone, presque sans côtes et sans virages. Des vignes, des vignes... et encore des vignes! Quelques maigres troupeaux de vaches surveillés par des bergères à la grande coiffe noire saintongeaise. Peu d'arbres... des villages d'aspect pauvre, mais propres. Ici, les habitants sont riches, mais n'ont nullement envie de le faire voir... En fait, rien de bien spécial n'attire notre attention, à part les grandes coiffes noires sus-mentionnées qui sont tout à fait caractéristiques, et l'aspect de sécheresse, le manque de cours d'eau importants : quelques rares ruisselets marécageux, vaseux, qu'on dirait sans courant, et dont on a peine à discerner le cours au milieu des roseaux.

Mais voilà une série de virages impressionnants et, brusquement, sans aucune transition, nous sommes dans la vallée de la Charente que nous longeons pendant deux ou trois kilomètres. Le monotone paysage a disparu pour faire place à de gras pâturages qu'illumine un gai soleil et où tout respire l'aisance et la joie de vivre. Soudain, après un virage à flanc de coteau, majestueuse apparition nimbée de reflets roses, c'est la vieille Angoulême, perchée sur une colline escarpée, couverte de verdure, cernée de remparts, dominée de clochers. Nous traversons la Charente, dont les eaux profondes et pures ont favorisé l'installation d'une poudrerie nationale, de plusieurs papeteries et d'une brasserie, nous grimpons une pente raide qui nous conduit à la cathédrale. Celle-ci, au style roman très pur, est mentionnée comme exemple dans les livres d'histoire et d'architecture.

Laissons notre voiture, nous nous enfonçons un instant sous ces voûtes sombres, dont l'épaisseur abrite les reliques du passé religieux de l'Angoumois : tombeaux des évêques, curieux chemin de croix, tableaux muraux faiblement éclairés de l'avare lumière que laissent passer les vitraux des étroits plein-cintre.

Puis, nous voici à nouveau dans une clarté qui nous aveugle. Nous traversons à pied le charmant jardin vert tout parsemé de fontaines à cascades et de bassins où s'ébat un monde de poissons bariolés. Dans cette fraîche verdure, on a installé un petit enclos où le tout Angoulême des jeudis et dimanches peut admirer une dizaine de biches qui viennent gentiment cueillir un bout de brioche dans la main des promeneuses.

En montant au sommet de la colline, nous arrivons sur les remparts, d'où l'on découvre une vue magnifique sur le sud du département. A perte de vue, le fleuve, entre des rives bordées de hauts peupliers traîne son cours encombré d'herbes et de roseaux, en paresseux méandres vers la mer.

Du rempart du nord, auquel nous parvenons en passant par d'étroites rues aux immeubles borgnes, classiques bouges provinciaux fréquentés par les troupiers et la jeunesse libertine les jours de bamboche, nos yeux émerveillés peuvent contempler un splendide panorama. Au pied du coteau abrupt, c'est encore la Charente, mais une Charente rationnellement exploitée par l'industrie des hommes. Serrée contre le roc, c'est une brasserie qui nous envoie ses acres effluves de malt. Plus bas, deux papeteries précédées d'un barrage dont le bruit monotone parvient jusqu'à nous. Vers l'amont, l'île de Bourguine, Eden de la jeunesse angoumoisine, avec sa piscine, son parc de sports et ses guinguettes où l'on va danser le dimanche. Le fleuve commence à être sillonné de canots que l'on peut louer à l'heure au passeur. En bras de chemise, suant et soufflant,

le petit boutiquier de la rue Marengo se donne l'illusion de faire du sport, il montrera le lendemain avec fierté ses mains pleines d'ampoules à ses clients.

Encore plus haut, on aperçoit le confluent de la Tourre, dont les eaux jaunâtres contrastent avec celles plus limpides de la Charente. Nous reverrons cette curieuse rivière dans l'après-midi, quand nous passerons à Ruelle et irons visiter ses sources à Magnac.

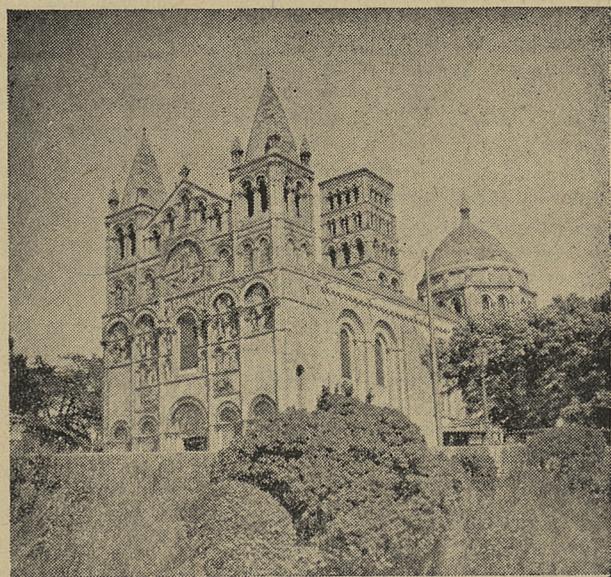
Passant à nouveau par un dédale de ruelles sales et encombrées, nous arrivons devant le Palais de Justice, édifice sans caractère où l'on accède par une série de marches et qui fait pendant à l'Hôtel des Postes, de construction récente.

Une bonne femme passe en poussant devant elle une charrette à bras lourdement chargée. Elle peine par cette chaleur de canicule, en lançant à intervalles réguliers, vers les étages supérieurs, d'une voix acide, son appel aux pratiques : « Poires cuites ! Poires cuites ! » C'est un des aspects particuliers de l'Angoumois que cette pléthore de poires à la saison. On en voit partout et de toutes les espèces. Elles jonchent les allées des jardins, encombrant les vitrines des fruitiers. Il y a des poiriers dans les champs, dans les vergers, sur les places des villages. Il y en a en espalier sur les murs et des monceaux sur ces charrettes promenées dans les rues, ridées, poisseuses de sirop brun, couvertes d'essaims de guêpes et de myriades de mouches.

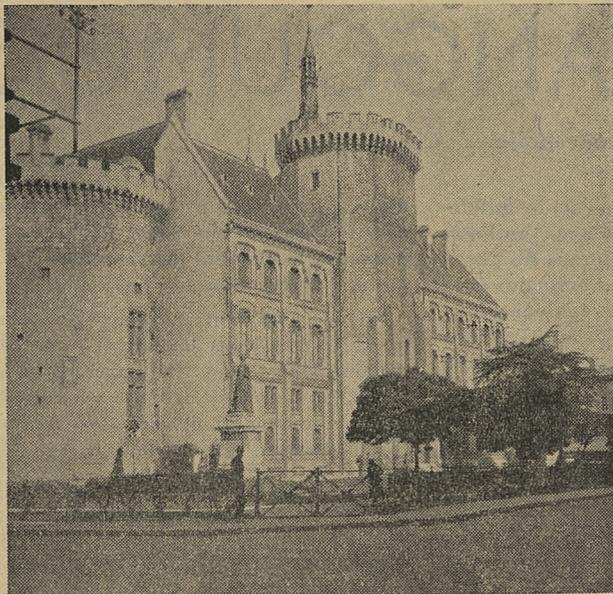
Nous suivons un instant l'étroite rue de la Poste aux trottoirs où l'on passe difficilement à deux de front, et allons boire un bock dans une fraîche brasserie où l'on accède par une grande cour pavée. Cet établissement, dans les samedis, dimanches et jours de fête, est tenu par un de mes camarades ex-aviateur militaire, puis aviateur civil et instituteur. Les affaires ont l'air d'aller assez mal. « Décidément, me confie-t-il, il va falloir que



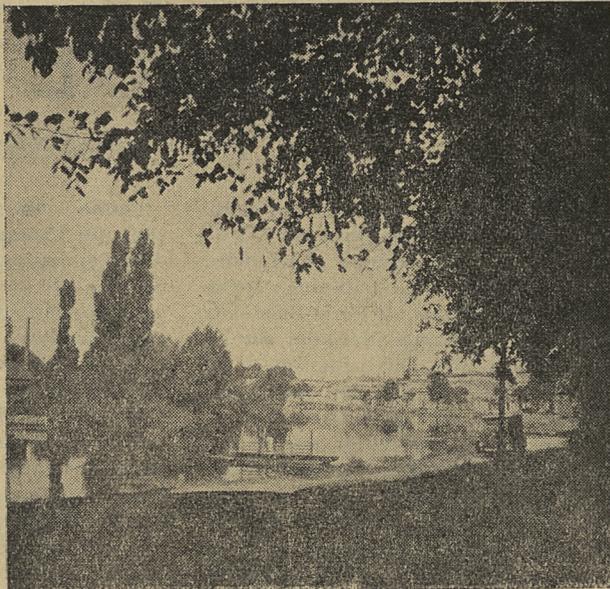
Angoulême. — Vue sur la Charente



Angoulême. — La Cathédrale



Angoulême. — L'Hôtel de Ville



Angoulême. — L'Ile de Bourguine

je reprenne du service dans l'aviation, ou à défaut dans l'enseignement ! »

La chaleur est devenue étouffante ; il est bientôt midi. La poussière recouvre tout, elle a pris possession de la ville, s'insinue partout... On suffoque. La torpeur règne sur Angoulême qui prend des allures de ville espagnole au moment de la sieste.

Puis voici la place Bouilleau et le majestueux Hôtel de Ville installé dans le château de Marguerite de Valois, entouré d'un petit jardin propre et aux allées recouvertes de cailloux blancs. Quelques vieilles dames somnolent sur des bancs et deux gosses se pourchassent, surveillés dans leurs ébats économes par un garde octogénaire à longues moustaches qui repose ses rhumatismes sur une grosse canne.

Mais le marché couvert va bientôt fermer ses portes, il est temps d'y faire un saut. Collé aux remparts, c'est un vaste hall recouvert de vitres et la bruyante animation qui y règne forme un violent contraste avec le calme environnant. Dès l'entrée, nous sommes saisis par une forte odeur de marée. Les cris suraigus des vendeuses dominent les conversations des ménagères et le bruit d'un jet d'eau qui retombe dans un grand bassin au centre du hall. Nous passons devant des monceaux de crabes, de bouquets et "sauté" (grosse et petite crevette), de "Royans", ces petites sardines succulentes quand elles sont fraîchement pêchées, des centaines de panières de moules et d'huîtres : "huitrats" (portugaises) ou marennes. Puis c'est le coin des légumes et des fruits où nous retrouvons bien entendu, les fameuses poires de toutes espèces, dimensions et prix, les brugnonns, ces exquises pêches de vigne un tantinet amères, si répandues dans le pays. Les premiers raisins de treille ont fait leur apparition : voici les chasselas dorés, les rouges Othellos et Muscats, les paniers d'artichauts, les melons odorants...

Nous sortons du marché par la porte Est et descendons sur le rempart qui surplombe à pic d'une centaine de mètres les maisons de la Basse-Ville. Un autobus passe, presque vide... je regrette un peu ces vieux tramways

démodés, poussiéreux et grinçants, dont les roues émettaient aux virages un "la" prolongé familier.

C'est précisément en face le marché que se produisit en 1916 un terrible accident qui coûta la vie à une dizaine de personnes dont deux militaires en permission et un industriel de chez nous bien connu, M. F... Un jour de foire, un tramway bondé de voyageurs descendait vers les remparts en longeant le marché. Les freins se rompirent à mi-côte et le véhicule, dévalant à toute allure, alla buter contre la balustrade de pierre qu'il défonça et tomba, d'une hauteur de cent mètres sur les maisons en contrebas. J'évoque cet accident, en faisant remarquer à mon camarade qu'à la suite d'un hasard providentiel, aucune remorque n'était attelée au tramway tragique ; sans cette circonstance, le nombre des victimes eut été triplé !

Mais il est l'heure du déjeuner et nous n'avons qu'à traverser la rue pour entrer à l'Hôtel de France. Nous nous y régalons d'un fameux foie gras préparé par un charcutier voisin, d'huîtres et d'un entrecôte saignant accommodé au goût de la région, c'est-à-dire enfoui sous les échallottes. Après le dessert, une bonne fine achève ces agapes. Nous avons l'estomac dans les talons ! Nous voilà maintenant d'attaque pour poursuivre notre randonnée.

Nous reprenons notre voiture et redescendons vers la gare à toute petite allure en raison de l'encombrement. Une fois la ville passée, nous voilà à nouveau en pleine campagne, filant vers Ruelle par la route Saintes-Clermont, jadis tracée par les Romains. Nous décidons de consacrer notre après-midi à la visite des sources de la Tourne, à Magnac.

Mais il nous faut bientôt ralentir, car c'est l'heure de la sortie des ouvriers de la Fonderie Nationale de canons pour la Marine. Voici la Tourne, qui s'étale sur une largeur de deux cents mètres à droite de la route. A gauche, elle est brusquement canalisée en un chenal étroit pour les besoins de la Fonderie. Quelques pêcheurs armés de gaulles démesurées semblent attendre patiemment la touche d'une carpe, ce qui nous sem-

ble assez bizarre dans ces eaux rapides... Non ! Il paraît qu'on prend ici des truites énormes qui dépassent les six livres !

Ça fait drôle, quand même, de voir pêcher la truite "au coup" !

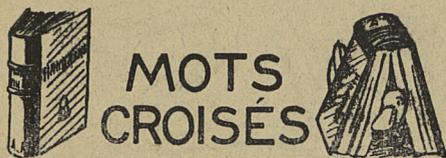
Nous remontons la Tourne jusqu'à Magnac. Le lit de la rivière a toujours dans les deux cents mètres, il ne se rétrécit pas au fur et à mesure qu'on se rapproche des sources. La "dormante" est un gouffre insondable d'une centaine de mètres de diamètre, au pied d'une colline surmontée par des ruines ; le château de Ravallac. La légende raconte que ce château est condamné à disparaître pierre par pierre. Chaque jour, depuis le tragique assassinat d'Henri IV par l'homme au long couteau, une pierre se détache et roule dans le gouffre...

De cet abîme, la Tourne sort toute faite, aussi large à sa naissance qu'à son confluent avec la Charente. Non loin de là se trouve la deuxième source qui jaillit du sol en un puissant geyser. Toutes ces masses d'eau proviennent des nappes souterraines formées par les pertes d'autres rivières, notamment la Tardoise et le Baudiat. Ces dernières disparaissent en partie dans des gouffres, trois mois par an la moitié de leur cours est à sec et ne rejoint pas la Charente.

La règle exige d'aller manger une truite à la "Truite Saumonée". Nous assistons à la pêche... dans un vivier modèle où le cuisinier plonge une large épuisette.

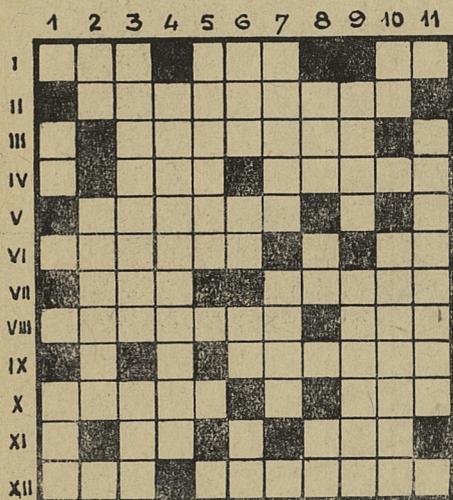
La journée s'achève. Des barques de pêcheurs poussées à la perche remontent péniblement le courant rapide encombré d'herbes. Nous décidons de coucher à Magnac. Demain, nous irons voir la Forêt de la Braconne, ses fameuses fosses. Puis, nous nous dirigerons sur le Haut-Pays aux fraîches châtaigneraies pour terminer notre circuit par la visite des grottes de Rancoque et du Château de la Rochefoucauld.

Ainsi, nous aurons fait rapidement le tour des petites merveilles de l'Angoumois, dont la description mériterait, certes, un plus long développement. Peut-être pourrons-nous y revenir un jour avec plus de détail.



MOTS CROISÉS

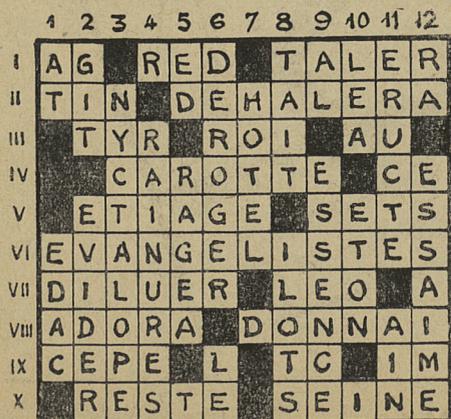
PROBLÈME No 19



HORIZONTALEMENT. — I. Semeurs de bobards, c'est tout ce que vous méritez. Vichy en fait beaucoup de nous. Unité de temps. — II. Certains prétendent que nous vivons comme eux. — III. Conteur d'histoire. — IV. Nous en mangerions volontiers. Nous en sommes un. — V. Fut représentant d'une société à liberté limitée. — VI. Armorique ou Amérique, la question est controversée. Préposition. — VII. Mauvais garçon. Face à face distingué. — VIII. Compositeur ultra-moderne qui n'a pas de secrets pour La Motte Rouge. C'est cet allemand que nous parlerons bientôt grâce aux cours quotidiens. — IX. Une lettre, c'est le meilleur. — X. Comment s'évanouissent nos plus beaux rêves. Se prennent par mauvais temps. — XI. Fin d'infinif. Perchoir. — XII. Créateur d'un beau canard. Nous l'avons perdue et la retrouvons souvent sans joie.

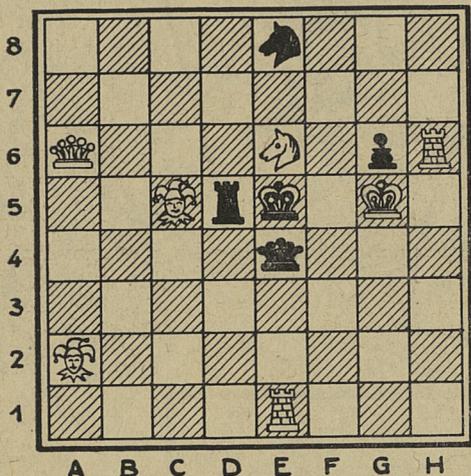
VERTICALEMENT. — 1. Charpente. Coiffure des pays chauds, visible au camp. — 2. Ils pullulent ici. Ex-compagnon très parisien. — 3. La bière l'est pour nous. Villégiature plus agréable que la nôtre. — 4. Des nouvelles. — 5. Vous le voulez tous. (argot). 6. Rude y a inscrit un bas-relief auquel nous rêvons tous. Deux consonnes. Inévitable ville de Chaldée. Le lagermark l'a remplacé. — 7. Un ange passa. Parmi ceux qu'on a envie de suivre. — 8. Souhaitons que la libération le soit. Phonétiquement à quatre on gagne. Note. 9. On comprend son troc. Nous en aurons grâce à Gounot. — 10. Salut au lieu. Larrivoire. Nous le deviendrons tous grâce à l'Université de l'Oflag. — 11. Ceux du camp ont tous du talent.

SOLUTION DU PROBLÈME No 18



ECHECS

PROBLÈME No 18



Blancs : Rg5, Da6, Te1, Th6, Fa2, Fc5, Ce6.
Noirs : Re5, Dc4, Td5, Ce8, Pg6.

Mat en deux coups

Solution du Problème no 17

- 1) F, e4 — R, x e4.
- 2) C, c5 — . . .
- 3) F, f2 ou D, f2 — mat.
Si 1... — R, d4 —
2. F, f2
Si 1... — R, e2
2. D, f2 — etc...



BRIDGE

TOURNOIS

Le tournoi de contrat disputé en octobre a vu la victoire de l'équipe du Capitaine Joyeux, Charpentier, Ducros, Perrodeau sur l'équipe Tardy, Savy, Loury, Gadaix, après un match très serré et indécis jusqu'au bout. Une victoire de plus pour le Capitaine Joyeux, et une joie avec lendemain pour Charpentier, libéré presque aussitôt après la finale!

La coupe de Noël de plafond fut l'occasion de brillants succès d'outsiders contre des équipes confirmées; Larrivoire, Challier, Cassou, Klein se retrouvèrent heureusement en finale pour défendre le prestige sérieusement entamé des quadrettes reines, et battirent l'équipe Souchières, Fontaine, Moreau, Romefort, après un joli match, disputé à la Volière le 2 janvier, devant de nombreux spectateurs. Ce tournoi a permis aux joueurs du camp de montrer les progrès très nets qu'ils ont réalisés, et laisse prévoir que la prochaine coupe de contrat aura un très vif succès.

SOLUTION DU PROBLÈME No 18

S. fait la levée et n'a plus qu'un arrêt à ♠. Il ne peut pas gagner sans faire au moins un ♣, et comme O. ne peut prendre la main que par ♣ A, S. joue de suite ♣ R pour faire sauter cette rentrée. Il pourra alors faire en toute quiétude l'impasse à ♥, car si elle échoue, un coup en blanc à ♠ empêchera E de rendre la main à son partenaire. Mais il y a mieux : admettons que S. prenne ♣ R avec l'As et joue ♠; S. laisse passer et O. rejoue ♠. S. prend et fait l'impasse à ♥, qui échoue; E, renvoie ♠; S. prend et doit faire maintenant l'impasse au ♥ 10, se garantissant ainsi contre ♣ R, 10 x x chez E!

PROBLÈME No 19

Nord : ♠ A 4 3 Sud : 9 8 7 6 2
♥ A R 8 3 6 5 4
♦ A R D 9 3
♣ R V 6 3 A 2

S. joue 3 S A et O. entame ♣ 4. Plan de S.?

Chronique Religieuse

LE MOT DE L'AUMONIER

Puisque ce mot m'a été demandé pour le 25 c'est sur la conversion de Saint-Paul que je vous proposerai aujourd'hui quelques courtes réflexions.

Saul de Tarse, pharisien ardent et convaincu, rêvait d'un monde qui serait entièrement soumis à la Loi de ses Pères, cette Loi à laquelle il était du reste si généreusement soumis.

Soudain, sur le chemin de Damas, il est terrassé. Dans cette épreuve comme il est avant tout réaliste, il cherche à s'éclairer, il trouve la Vérité : mais cette Vérité renverse d'un seul coup toutes ses idées; elle ne laisse place à aucun doute, mais l'oblige à recommencer toute sa vie, à bouleverser tous ses plans. « C'est l'écroulement de ses orgueils, alors pourtant, il obéit... » Aveugle, il prie pendant trois jours, il reçoit d'un humble prêtre sa mission nouvelle; il part dans le désert pendant près d'un an, pour y méditer ce que Dieu attend de lui, et enfin il passe à l'action et malgré des difficultés sans nombre, il devient l'un des plus grands apôtres, une des colonnes de l'Eglise. la Jérusalem nouvelle.

Vous avez saisi sans doute l'analogie qu'il y a, toutes proportions gardées, entre notre situation et celle de Saint-Paul au moment de sa conversion. Pour les tâches futures, préparons nous par la recherche de la Vérité, l'étude, mais

aussi l'obéissance et le renoncement. Il faut briser avec un passé qui s'est montré impuissant à faire notre bonheur : nous étions heureux et pourtant que d'homicides, que de scandales, que d'âmes d'enfants pervertis ou privés de la connaissance du vrai Dieu, que de jeunesse flétries avant l'âge, que de misères matérielles et morales ! Comme Saul de Tarse, souvent du reste avec une certaine bonne foi, nous accumulons bien des crimes. L'épreuve est venue brutale. Sachons comme le grand Apôtre en profiter, reconnaissons nos erreurs, faisons confiance aux autorités religieuses et civiles qui nous gouvernent; par notre renoncement et notre obéissance nous nous préparons à faire de grandes choses pour une France plus belle et un monde plus chrétien.

COMMUNAUTÉ PROTESTANTE

1. Cultes : le Dimanche 10 h. 9 E. (Bibliothèque).
2. Réunions de prières : Mercredi, jeudi et samedi 9 C. 19 à 20 h.
Etude biblique, mardi, 19 à 20 h. lt. Kappler
Soirée familiale, vendredi 19 à 20 h.
3. Chorale : Débutants : mardi, vendredi 12 h. 30
lundi 19 heures.
Chant choral : dimanche 13 h. 30 et dans la semaine après l'appel sur rendez-vous.
Eclaireurs Unionistes : dimanche 19 heures.
4. Conférences : 9 C. de 15 à 14 h.,
Jeudi : Introduct. au N. T., Pasteur Bordreuil

HISTOIRES DE FOUS

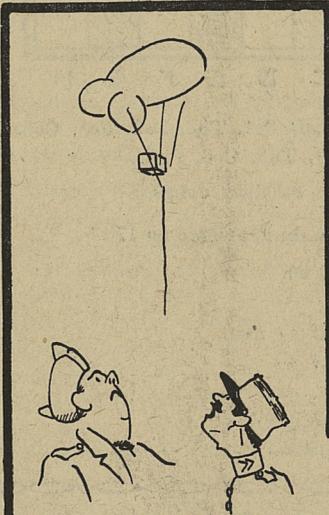
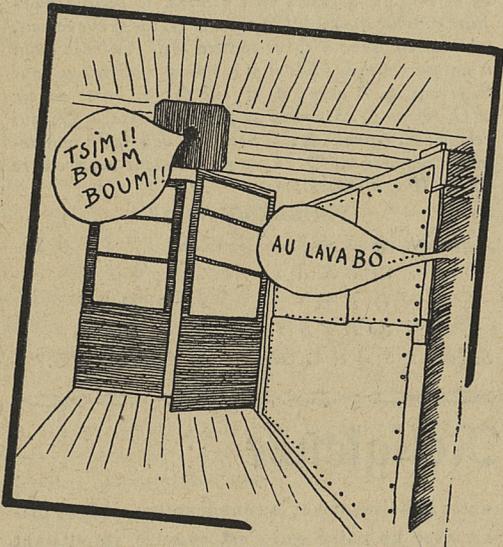
PAR ZAR.



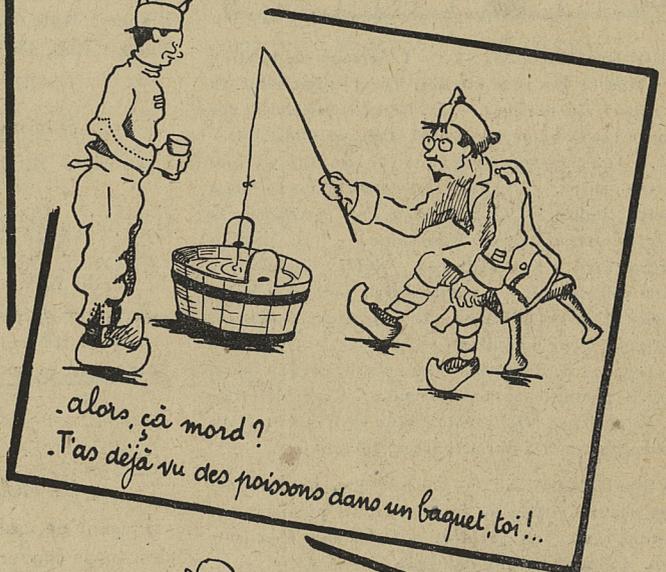
- Ils ont mis le plongeur rudement loin de la piscine!...



- T'as l'air fatigué mon pauvre vieux?
- Tu parles, on revient de la saillie...



- Si jamais la corde casse, tu parles d'une chute!



- alors, ça mord?
- T'as déjà vu des poissons dans un baquet, toi!...

